

6

De retour en France, Antoine Desanti resta trois jours à Paris auprès de Clotilde. Il s'envola ensuite pour Nice. Avant de rentrer en Corse, Desanti avait décidé de rendre visite à l'un de ses anciens professeurs retiré à La Brigue, son village natal, dans la vallée de la Roya aux portes du massif du Mercantour et de la vallée des Merveilles. Il arriva à l'aéroport de Nice en début de matinée, loua une voiture et prit immédiatement l'autoroute en direction de Vintimille. Par l'Italie et le col de Tende, l'itinéraire était plus rapide. La vallée des Merveilles, l'un des plus grands sites de gravures rupestres d'Europe, n'était qu'à quatre vingt kilomètres de Nice où la vieille Promenade des Anglais, toujours en manque de clients, s'épuisait à faire le trottoir et à se refaire les façades. Desanti n'aimait pas la Côte d'Azur. Les seuls bons souvenirs qu'il en gardait étaient ceux de ses premières années à l'Université quand il avait découvert l'analyse syntaxique. Il s'était engagé dans la voie du traitement de textes par ordinateur sur les conseils du professeur André Pastorelli, son mentor, un universitaire touche à tout, passionné de philologie, qui avait passé sa vie à croiser les disciplines bien avant que les recherches pluridisciplinaires soient tendance sur les campus français. Au tout début des années soixante-dix, André Pastorelli était un jeune prof adoré par ses étudiants. Il revenait des Etats-Unis où il était parti en 1968. A Los Angeles et à Chicago, il avait fait partie des rares privilégiés qui avaient pu suivre les enseignements de Georges Dumézil.

Desanti parvint à La Brigue vers les treize heures et trouva, à l'entrée du village, une place où stationner, sous un panneau de bois gravé. *Ben arivai ën tera brigascã* affirmait l'inscription dans cette langue, une étrange variante de la famille des langues d'oc, propre à une toute petite minorité ethnique répartie entre la Ligurie, le Piémont et les Alpes Maritimes françaises. Il se rendit directement à l'auberge de la place Saint Martin où il avait pris soin de réserver une chambre et, comme il était encore temps de déjeuner, il commanda un simple plat de *sugeli* qu'il savoura sur la terrasse ombragée. Les petites pâtes façonnées à la main étaient délicieuses avec la sauce aux cèpes et Desanti n'aurait pas à mentir quand la vieille fille du professeur Pastorelli s'inquiéterait de savoir si, au moins, il avait mangé.

Le clocher de l'église sonnait les trois heures quand il s'engagea dans les ruelles de la petite cité médiévale écrasée de soleil. Il retrouva sans difficulté la maison des Pastorelli dans le bas du village. Il reconnut la cave où la fille de son vieux professeur conservait son attirail d'apicultrice. Elisabeth Pastorelli n'avait pas changé. Lorsqu'elle l'accueillit, Desanti songea tristement, comme a regret, que cette femme n'avait jamais été jeune. Elisabeth avait pratiquement le même âge que lui. La fille du professeur Pastorelli avait même un an de moins qu'Antoine. Mais elle était née vieille

filles. Il l'avait connu à vingt ans, à trente ans, à quarante ans. Ils en avaient à présent cinquante. Son image était toujours la même : un visage ingrat de garçon que les filles repoussent. Ses cheveux qu'elle coupait elle-même très courts, semblaient un chaume raide, sec et gris.

-Papa est dans sa chambre ! prévint Elisabeth. Il ne se lève pratiquement plus. Si vous saviez comme l'annonce de votre visite lui a fait du bien. Il vous attend. Venez.

Ils montèrent en silence au troisième étage. Desanti redoutait l'épreuve. Il savait que son vieux professeur n'était plus depuis longtemps le pétillant et séduisant chercheur dont la vivacité l'avait toujours aiguillonné. L'âge et la maladie avait diminué André Pastorelli. Il découvrit un vieillard lucide, un très vieil homme épuisé qui n'attendait plus que la mort. Les deux hommes n'échangèrent aucune banalité. Desanti n'eut pratiquement rien à dire à son vieux maître. Le professeur Pastorelli avait prévu chacune des minutes de leur ultime rencontre. D'une voix très affaiblie, dès qu'il reconnut Antoine, il demanda à sa fille d'aller chercher quelque chose dans la pièce voisine. Elisabeth revint aussitôt avec une brochure jaunie qu'elle remit à Desanti.

-Tu sais que Georges Dumézil a renié tout ce qu'il avait écrit avant 1938 lorsqu'il a découvert...

-Vous oubliez que j'ai suivi vos cours ! La trifonctionnalité chez les Indo-européens...C'est bien ça, n'est ce pas, sa grande découverte ?

- Dumézil voulait montrer que l'origine des légendes se trouve dans les rituels. Il tenta de le démontrer à propos de l'abominable crime des femmes de l'île de Lemnos. Ce petit ouvrage date de 1924. Il est pour toi...

Le vieil homme avait du mal à parler. Les paroles qu'il venait de prononcer avaient exigé un effort qu'il n'était plus capable de supporter. Il resta un moment les yeux fermés. Le vieillard attendait que son souffle retrouve une allure normale. Dans la chambre aux persiennes mi closes, il n'y avait que le bruit de sa respiration. Sa fille, Elisabeth, chuchota quelques mots à l'oreille d'Antoine Desanti.

-Il faut vous reposer, André ! dit doucement Desanti en touchant la main du vieillard. Je reviendrai vous voir...

-Ce sont les premiers pas d'un très grand chercheur qui a toujours dit que son œuvre n'était qu'une longue suite de reniements...prononça le vieil homme sans rouvrir ses yeux...

André Pastorelli respira bruyamment, leva lourdement ses paupières et regarda son visiteur, fixement.

-Non, Antoine...C'est notre dernière rencontre...et c'est mieux ainsi...

Desanti voulait protester, dire quelque chose, n'importe quoi, pour apaiser le vieil homme. Le contredire aussi, peut être pour se rassurer lui-même. Le professeur Pastorelli souleva lentement sa main sur sa poitrine. A peine un geste, un imperceptible signe, fragile, presque invisible, pour lui interdire de parler. Le silence scella leurs adieux.

Quand Desanti quitta la maison des Pastorelli, il était juste dix huit heures. Il étouffait. Il avait mal. Il voulait fuir. Elisabeth Pastorelli lui avait offert un grand pot de son miel qu'Antoine, vainement, avait tenté de refuser. Encombré et malheureux, Desanti revint à l'auberge avec l'intention d'y déposer les deux cadeaux des Pastorelli. Un tiré à part de 1924 et un kilo de miel...Le chagrin de Desanti était tel que la seule existence de ces deux objets lui était insupportable. Un cadeau devient cruel quant il atteste la réalité d'un présent douloureux. Allongé sur le lit de sa très modeste chambre d'hôtel, Desanti chassait l'image du vieil homme qu'il venait de quitter. Ses souvenirs heureux du professeur Pastorelli prenaient le dessus. Il retrouvait son humour, souvent féroce, des bribes de conversations lui revenaient en mémoire. Son vieux mentor parlait franc. André Pastorelli avait toujours été un provocateur. Il avait toujours revendiqué, haut et fort, le devoir d'irrespect. Desanti se souvint avec quelle ironie, Pastorelli intervint dans les années 90 lors d'un colloque à l'Université de Corte sur les langues et les nationalismes en se moquant du slogan anti-français de certains indépendantistes corses.

Comme citoyen de la République française, membre de la plus petite des communautés ethniques d'Italie, les démembrements de l'histoire ont placé la terre de ma culture natale entre deux états, trois régions, deux provinces, un département français et quatre communes...Mais la défense et l'illustration de ma langue n'exige pas pour autant que je lui fasse subir la violence de la politique, ni la politique de la violence. Le respect même de ma langue n'exige que sa pratique orale ou écrite, c'est-à-dire sa confrontation à tous les langages du monde. C'est en cela que je peux libérer ma langue, la délier et non, comme certains le revendiquent encore, en barbouillant sur les routes, les voies de la communication, un sigle de trois lettres. Le slogan IFF n'est pas seulement odieux parce qu'il nie l'existence de l'Autre : il est imbécile parce que sa violence est telle qu'elle nie également la langue même que ses scripteurs prétendent défendre.

Histoire de n'oublier personne, le sémiologue proposait une jurisprudence originale. André Pastorelli suggéra que les pouvoirs publics, propriétaires des routes nationales et départementales devenues des supports de slogans racistes, soient condamnés au même titre que les fournisseurs d'accès hébergeant un site Web au contenu xénophobe.

Il n'y a pas de différence entre un hébergeur laxiste et un Etat, une Région, un département ou une mairie qui ne font pas immédiatement effacer de leurs routes ou de leurs murs des insultes racistes ou des appels au meurtre.

Pastorelli était comme ça. Un aiguillon permanent. Un air vif qui dépoussiérait les têtes. Desanti n'avait pas le courage de le perdre. Le jour avait disparu. A présent il faisait nuit. Antoine Desanti choisit la fuite. Il prit rapidement une douche, réussit à faire entrer le pot de miel dans son sac de voyage et emporta avec lui la bouteille d'eau minérale posée sur la table de chevet. Il descendit à l'accueil et régla sa note à la grande surprise de la patronne de l'auberge. Il n'était pas encore minuit. Il était au volant de sa voiture. Le petit village de La Brigue et sa vallée des Merveilles étaient déjà loin derrière lui.

7

Ce qu'il y a de rassurant dans les ATR 72, ce sont les moteurs. Il y en a deux et on les entend toujours très bien quel que soit le siège que l'on occupe dans l'avion. C'est bruyant, mais c'est bon signe. Pour ne pas avoir les deux turbopropulseurs en stéréo, Desanti avait demandé une place la plus éloignée possible du milieu de l'appareil. Il avait ainsi gagné le droit de vibrer à l'avant avec ce privilège rare de pouvoir déplier ses longues jambes. Un luxe non négligeable quand on mesure plus d'un mètre quatre vingt et que l'on se trouve dans un moyen de transport régional dépassant rarement les 450 kilomètres à l'heure. Desanti n'avait pas sommeil. Il ne percevait pas la fatigue. Lui qui n'était vraiment pas du matin, se sentait au contraire dans un état d'excitation paradoxal. Il n'avait pas dormi depuis sa fuite du pays brigasque. Desanti avait roulé jusqu'au lever du jour, rendu la voiture au loueur à l'heure où le terminal 2 de l'aéroport de Nice commençait à s'éveiller, puis il s'était installé, pour attendre, au premier étage dans une salle de restauration rapide déserte à l'enseigne de l'inventeur belge du Quick'n Toast. A l'arrivée des premiers employés du fast food, il commanda la formule petit déjeuner et un Classic Cheese en supplément. Lorsqu'il en eut terminé avec les steaks indicibles et le fromage microondable, il était certain de ne pas réveiller Clotilde . Il lui téléphona. Ensuite il se plongea dans la lecture du *Crime des Lemniennes*. L'interprétation par Georges Dumézil de la légende des femmes de Lemnos tuant leurs époux était assez passionnante pour lui faire oublier l'environnement déprimant dans lequel il se trouvait. L'extermination de la population masculine d'une île par des femmes délaissées n'était pas de trop quand on se trouve en stand by entre le continent et la Corse. Tous les hommes de Lemnos avaient été mis à mort, à l'exception de Thoas, le roi de l'île, que sa fille Hypsipyle réussit à sauver. En 1924, Dumézil avait cherché l'origine de la fable dans les rituels de l'île. Il y avait découvert le rôle central du feu. Quatre vingt un ans et quelques faits divers plus tard, l'ATR de la Compagnie Corse Méditerranée décollait enfin. Desanti jeta un coup d'œil sur les titres du quotidien *Corse Matin* que feuilletait son voisin : 200 hectares de maquis avaient encore brûlé en Corse du sud et vingt quatre mises à feu criminelles avaient éparpillé les efforts des pompiers en Haute Corse. Héphaïstos et ses copains les Cabires, les protecteurs de Lemnos, maîtrisaient le feu sous la terre assurant une relative sécurité aux mortels qui habitaient au dessus. A l'évidence, leurs compétences ne s'étendaient pas à toutes les îles de la Méditerranée ou alors ils avaient oublié celle dont les gardiens s'appelaient à présent de Rocca-Sera, Simeoni, Santini, Talamoni, Rossi, Guazelli ou Zuccarelli.

A son arrivée à Bastia-Poretta, Desanti récupéra sa voiture, téléphona à Monique Rossetti et prit la direction du cordon lagunaire. Il était quatorze heures. L'épouse du commissaire

Rossetti l'attendait dans un restaurant de plage sur la Marana où elle avait l'habitude, en été, de déjeuner avec ses filles. C'est là que Desanti retrouva sa chienne Virgule. Monique était seule, attablée devant un café. Ils s'embrassèrent, Antoine s'installa.

-Clotilde t'embrasse très fort. Tes filles sont dans l'eau ?

-Tu retardes, Antoine ! Il y a longtemps qu'elles ne sortent plus avec leur mère. Trop ringarde, la paillote des parents.

-Virgule ne t'a pas trop encombré ?

-Elle est adorable, ta Virgule. En plus, grâce à elle, je me suis remise à la marche. Je l'ai emmené presque tous les jours faire de grandes promenades. Regarde comme elle est belle...Même la nuit, je l'ai faite marcher...

-Parce que tu sors la nuit, toi, maintenant ?

-En ce moment ? Oui, pas mal. Au moins une fois par semaine...

-Tu plaisantes ? Qu'est ce que tu fais dehors la nuit ?

-Je vais à l'Apo, Antoine. A la discothèque...

-A l'Apocalypse ? Toi, tu vas à l'Apocalypse ? Tu me magagnes...

- Non, je t'assure. Enfin, je vais pas danser, ni draguer. Je vais sur le parking vers deux, trois ou quatre heures du matin et j'attends...

-Tu attends quoi ? Monique tu es...

-J'attends mes filles gros malin. Je ne veux pas qu'elles rentrent avec n'importe qui, en voiture la nuit c'est trop dangereux. Il y a trop d'accidents.

-Et notre Clément, qu'est ce qu'il en pense ? Il ne t'accompagne pas ?

-Clément ? Il a déjà eu beaucoup de mal à accepter que ses filles sortent en boîte. Tu imagines ? Il a posé ses conditions. Vanina n'a rien dit. Mais avec Flora ça a été dur. Au final, le deal de l'été, c'est qu'elles rentrent quand elles veulent mais avec moi à la sortie.

-Et lui ?

-Clément les conduit parfois en début de soirée. Mais c'est rare. Je crois que les filles n'y tiennent pas vraiment. La récupération sur le parking, c'est pour moi.

-Et ma Virgule s'est dévergondée avec toi ! Bravo ! Tu es quand même bronzée comme un abricot pour une noctambule...

-On a fait deux sorties en voilier avec des copains. C'est pour ça.

-Clément a du apprécier ?

-Il n'a pas pu venir. En ce moment, il est encore plus débordé que d'habitude. Je crois qu'il a une sale affaire qui n'avance pas.

-Il t'en a parlé ?

-Tu sais bien que non. Clément, il essuie toujours dix fois ses chaussures sur le paillason avant d'entrer à la maison. Il laisse la merde dehors. Enfin quand il lui arrive de rentrer...Tu sais, en gros, depuis ton départ, c'est dingue, nous nous croisons. C'est tout...et je sens bien qu'il est d'une humeur de chien.

-Faut qu'il décompresse...

-Tu lui diras ! C'est ce qu'il fait quand il est avec toi.

Monique Rossetti se leva de table en déboutonnant son chemisier.

-Je pique une tête en vitesse. J'en ai pour deux minutes ! dit elle en posant soigneusement sa jupe sur sa chaise avant de se diriger vers la plage.

-Prends ton temps ! répondit Antoine en retenant sa chienne qui voulut suivre Monique.

A son retour, ils restèrent attablés quelques instants encore et parlèrent à nouveau de Clément. Desanti comprenait que, sous son air habituel de maîtresse femme, Monique s'inquiétait pour son commissaire de mari et, peut être plus encore, pour la qualité de leur relation de couple. En regardant la femme de son ami en train de se sécher dans un immense drap de bain, il ne put s'empêcher de penser que Monique supportait mal la solitude imposée trop souvent par Clément.

-On se fait une soirée grillade dans le jardin un de ces jours, d'accord ? proposa Desanti au moment où ils se séparèrent sur le parking.

Virgule retrouva sa place à l'arrière de la voiture d'Antoine et s'endormit après le dernier tunnel de la sortie nord de Bastia. La chienne ne s'inquiéta pas lorsque Desanti s'arrêta en chemin, à la hauteur de Pietranera, pour acheter de grosses tomates cœur de bœuf bien mûres, des oignons rosés de montagne, des piments frais, et deux bocaux de câpres au vinaigre.

Il retrouva ses chats, son jardin, sa maison à seize heures. Desanti ne prit même pas le temps de ranger ses affaires. Il posa son sac de voyage dans la salle de bain, se déshabilla, mit un vieux short et jeta son linge sale dans la machine à laver. Ensuite il passa à la cuisine où il prépara oignons, ail, piment et tomates fraîches dans une grande poêle en fonte. Lorsque la sauce fut bien réduite, il retira l'ustensile de la plaque chauffante et le mis à l'abri dans le four. Puis Desanti alla prendre un maillot et une serviette, ferma sa maison et fit monter la chienne dans la voiture.

- Viens Virgule ! On va se baigner.

A vingt heures lorsqu'il revint de la plage d'Ampuglia, Desanti prépara d'abord la gamelle du chien, avant d'aller se rincer dans un coin du jardin où il avait bricolé une douche avec le tuyau d'arrosage. Il mit ensuite l'eau des pâtes à chauffer, acheva la préparation de la sauce tomate avec deux filets d'anchois, des câpres et des olives noires. Lorsque les spaghettis furent cuits, il les versa dans la sauce et laissa le feu sous la poêle quelques minutes en remuant. Enfin il s'installa sur la terrasse dominant la mer. La chienne le suivit. Tout ce qu'il aimait était bien là, y compris les spaghettis *al dente* et *alla puttanesca*.